



L'ARMEMENT RUSSE DE LA GUERRE DE CRIMÉE (1)

GERARD GOROKHOFF

La guerre de Crimée est pour nous, historiens ou collectionneurs français, une période relativement bien connue. Mais du côté des ennemis, la peinture de l'armée russe reste bien floue et plus encore son armement.

C'est pour cela que nous vous proposons une longue série d'articles sur les armes russes de cette moitié du XIX^e siècle. Nous commençons avec les fusils. Une étrange succession de terribles erreurs...

I. LES FUSILS

La Crimée, Sébastopol. En ce milieu du XIX^e siècle, pour la deuxième et dernière fois, Russes et Français vont s'affronter dans une guerre, stupide quant à ses causes, les conséquences à long terme pour la France seront terribles. Nicolas I^{er}, empereur de Russie s'entête sur la question des droits de l'Eglise Orthodoxe sur les lieux saints; la Palestine faisant alors partie de l'Em-



▲ Un fusil à canon lisse, entouré de 2 casques modèle 1844, très jolis dans une vitrine, certes, mais tellement encombrants et peu pratiques qu'il seront rapidement rangés dans les dépôts. Ajoutons un glaive de sapeur, plus encombrant qu'efficace, lui aussi ; et il nous reste une baïonnette, très classique, une plaque de cartouchière, quelques balles et enfin une petite icône individuelle dont le soldat russe aura bien besoin pour sortir vivant, sinon vainqueur du siège de Sébastopol ou des diverses batailles de cette malheureuse guerre de Crimée.

► Fusils d'infanterie. De droite à gauche. Modèle 1845 à percussion d'origine. Garnitures de formes différentes des modèles précédents. Mire désormais brasée sur l'embouchoir. La partie antérieure de la crosse est droite.

Modèle 1839 transformé à percussion. Les garnitures des armes russes sont toutes en laiton. Sous garde en fer à partir de 1854.

Modèle 1826/28 ou 1839 à silex. Ce modèle arme encore une partie des troupes au Caucase lors de la guerre de Crimée. La mire est brasée sur le canon.



pire Ottoman. En fait, l'Empire Turc est malade et la Russie vise Constantinople, un de ses objectifs « traditionnels ».

De son côté, Napoléon III soutient les droits des chrétiens de rite latin, pour complaire aux catholiques français. Puis, recherchant à tout prix l'amitié de l'Angleterre il se fait le défenseur des intérêts Ottomans et entraîne la France dans une guerre dont, la gloire mise à part, l'empire français ne retirera aucun avantage. Par contre, elle lui aliénera le soutien de la Russie lors de la guerre de 1870, alors que l'Angleterre ne fera bien évidemment rien pour lui venir en aide.

La baïonnette est sage

Lorsqu'éclate ce que l'on va alors appeler la « guerre d'Orient », en juillet 1853, la Russie de Nicolas 1^{er} possède une armée à première vue formidable. A voir manœuvrer ces bataillons à l'équipement impeccable, aux mouvements irréprochables, ponctués du claquement sonore des crosses, on ne peut être qu'impressionné. Mais si l'on y regarde de plus près ?

Depuis les guerres napoléoniennes, la Russie ne s'est battue que contre des puissances secondaires : la Perse, la Turquie, la Pologne, la Hongrie et les opérations au Caucase. Si elle est victorieuse à chaque fois, c'est de plus en plus difficilement et souvent grâce à l'héroïsme de la troupe.

L'armée est nombreuse, certes, mais sur les 700.000 hommes qu'elle compte effectivement en août 1854, il n'y en a que

40.000 en Crimée et 54.000 au Caucase. Les forces de Crimée seront portées progressivement à 115.000 hommes, alors que les alliés en aligneront 170.000 en mai 1855, et comme l'écrit le général Andolenko « voulant être forts partout, les Russes ne le seront nulle part ».

En matière de tactique, c'est déplorable. Des enseignements de Souvoroff on n'a retenu que « la balle est folle, la baïonnette est sage » et en conséquence la qualité de l'armement et l'enseignement du tir sont allés en se dégradant, au profit de belles et inutiles évolutions en ordre serré.

Comment en est-on arrivé là ? Pour le comprendre, il faut revenir lors du règne d'Alexandre 1^{er}, en 1815. L'armée russe victorieuse et aguerrie, regorge d'hommes de valeur. Les chefs sont aimés et admirés du soldat, et ceux-ci se soucient également de leurs hommes, quant à l'armement, il est de bonne qualité. Mais sous l'influence néfaste d'Araktcheïeff, l'Empereur vieillissant en revient aux idées de son père, Paul 1^{er}. L'armée « reprise en mains » devient une machine à parade « à la Prussienne », l'ordre serré et le maniement d'armes primant tout autre considération. On voit un maréchal (Barclay) se baisser pour aligner les points de chaussures des grenadiers. La condition du soldat devient affreuse, coups de battons, de baguettes... D'après certains auteurs, il meurt 6.000 hommes dans la Garde par an, les meilleurs officiers quittent l'armée.

C'est de cette armée qu'hérite Nicolas 1^{er} en 1825, que le soulèvement des décembristes, exclusivement militaire,

manque de renverser. Au lieu d'essayer de remédier à cet état de choses, il ne fait que l'aggraver, l'armée russe vivant sur sa réputation. Cette dégradation des qualités de l'armée sur le plan de l'esprit et de la tactique se retrouve également dans l'armement, et c'est ce que nous allons maintenant voir.

Des balles en argile

A partir de 1815, non seulement l'armement ne va pas en s'améliorant, mais même en se détériorant. En effet, pour obtenir un claquement sonore lors du maniement d'armes, on dévisse légèrement les plaques de couche, qui ainsi résonnent mieux lors du « reposez, armes » ! Les garnitures sont, non seulement, briquées, astiquées jusqu'à devenir de véritables miroirs, mais également déserrées, mal fixées, toujours en vue des parades. De nombreux canons sont tellement vieux et usés à force d'être astiqués qu'ils en deviennent dangereux lors du tir !

L'instruction au tir, elle aussi est négligée. Une inspection générale le vérifie en 1819, en constatant que « l'infanterie tire mal, que les armes sont mal entretenues, étant reluisantes à l'extérieur, mais souvent rouillées à l'intérieur ».

La quantité de poudre et de plomb attribuée aux unités au début du règne de Nicolas 1^{er} permet de fabriquer pour chaque homme : 10 cartouches à balle et 60 à blanc. En fait, on stipule de ne donner que 3 balles par soldat « ordinaire », le surplus étant attribué aux bons tireurs. Il est également indiqué de rechercher les balles autour des cibles après le tir.

L'historique du régiment des Dragons de la Garde indique en 1827 que, faute de suffisamment de balles de plomb pour former de bons tireurs, on décide d'utiliser des balles en argile. Ordre renouvelé en 1832. En 1837, lors d'une inspection, le Tsar se montre satisfait des résultats au tir ; le régiment utilise en effet trois fois plus de cartouches que la dotation réglementaire (30 cartouches à balles au lieu de 10). De nombreux autres régiments utilisent aussi ces balles d'argile pour l'instruction, mais il s'avère que celles-ci ont l'inconvénient de rayer et détériorer l'âme lisse des canons de fusils.

Quelques mesures tentent cependant de remédier à cet état des choses. En 1830 : « Interdiction d'élargir les embouchoirs ou de retailler le fût des fusils en vue de faire plus de bruit lors du maniement d'armes ». 1851 : « Interdiction aux régiments d'effectuer certaines réparations sur leurs armes : couper des canons ou ressouder le tonnerre, ainsi que le chien, la baïonnette ou tout autre pièce en fer, la baïonnette ou tout autre pièce en fer etc... », on juge par cette liste d'interdits ce qui devait se faire, et à dû continuer, car on imagine mal que les arsenaux aient pu soudain effectuer toutes ces réparations.

Les premières photos militaires russes qui nous soient connues, prises juste à la fin de la Guerre de Crimée. L'homme de droite illustre parfaitement l'allure du soldat russe, en longue capote avec l'encombrant casque mle 1844. Ces sapeurs de la Garde sont armés du fusil de dragons mle. 1847, à silex transformé à percussion.



100 silex sur le 13 !

Enfin, en cette époque de progrès et de recherche en matière d'armement, la Russie reste étrangement à l'écart, malgré de nombreux essais d'armes nouvelles russes ou étrangères, et prend un grave retard.

Ainsi, en février 1834, lors d'une discussion avec le Grand-duc Michel au sujet des essais du fusil français Robert, à chargement par la culasse, le général Mouraviev lui déclare que : « l'adoption d'une telle arme aurait un effet contraire à celui recherché, l'infanterie russe ayant déjà tendance à tirer trop de cartouches (sic), cette habitude serait intensifiée avec une arme à chargement par la culasse, nos troupes avec cette arme abandonneraient le corps à corps, et il n'y aurait jamais assez de cartouches... ! »

A cette époque, enfin, toutes les armées du monde transforment leurs fusils à silex en arme à percussion, les canons rayés se développent, la Prusse met en service, dès 1841, son fusil à aiguille Dreyse, se chargeant par la culasse.

La Russie ne commence à transformer ses armes à silex en système à percussion qu'en 1844, et c'est en 1845 qu'apparaît le premier fusil conçu à percussion, copiant en fait les modèles français. La transition est très longue et en 1854, une bonne partie des troupes du Caucase est encore équipée d'armes à silex ainsi que cer-

Soldat du bataillon grec de Balaklava. 1830-1855. Leur armement typique était on le voit très archaïque, mais la réponse donnée par les Russes à leur demande d'armes « modernes » n'était certes pas celle espérée.



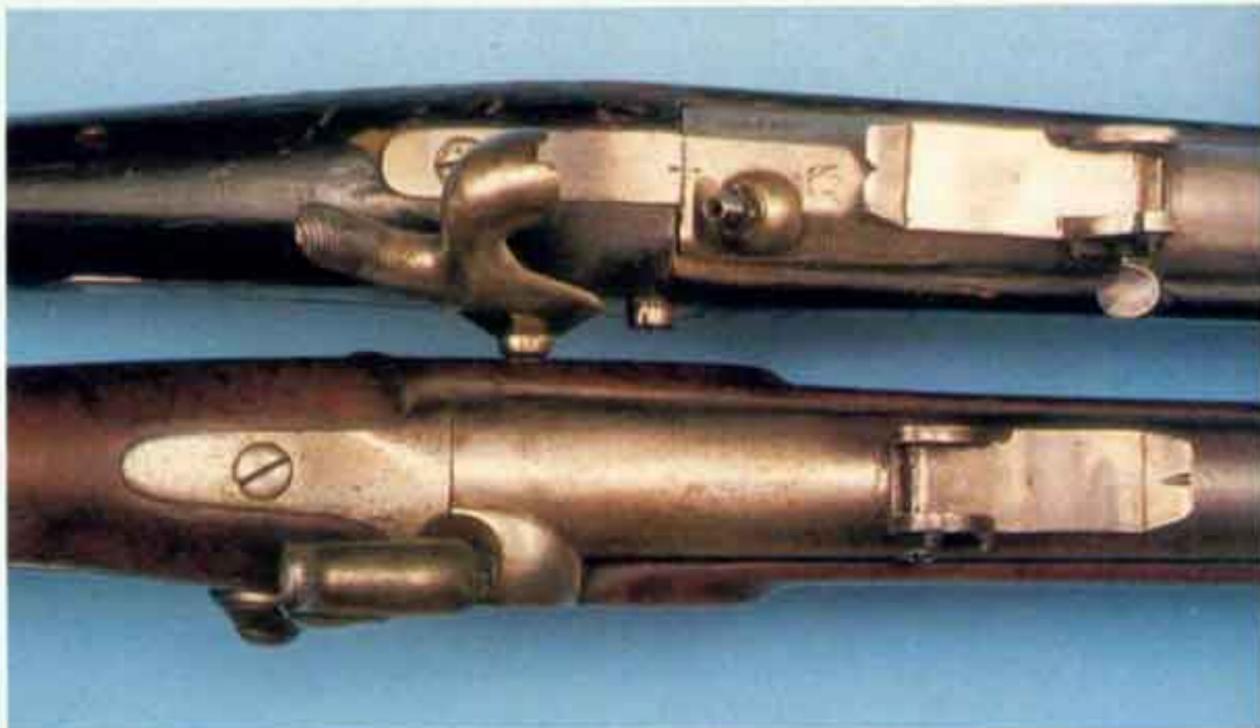
taines unités de 2^e ligne ou de territoriale. Pendant la guerre de Crimée, sur les 24 caissons de chaque parc volant, un (le n°13!) comporte encore réglementairement : 100 silex.

Les carabines de tirailleurs mises à part, il faut attendre le fusil modèle 1854 — qui n'est que le modèle précédent (1852) modifié — pour voir apparaître des armes à canon rayé.

Infanterie de ligne, à la même époque. Les tirailleurs, reconnaissables à leurs cuirs noirs, ont reçu un shako en remplacement du casque. Les armes visibles sont elles aussi transformées à percussion.

Malgré cet état de fait, la Russie entre en guerre avec confiance, et lorsque le général Timacheff fait remarquer à l'Empereur l'insuffisance de l'armement russe,





NOMENCLATURE DES FUSILS

INFANTERIE

Mod. 1826/28.

Nouveau modèle remplaçant celui des guerres de l'Empire (mod. 1808).

1843. Carabine de Liège.

En 1842 on décide d'armer les tirailleurs d'une carabine rayée, fabriquée par Malherbe à Liège. C'est une excellente copie de la carabine dite « de Brunswick ».

Mod. 1844.

Début de la transformation des armes à silex en armes à percussion, modèle 1826/28 et 1839.

Mod. 1845.

Nouveau fusil « fortement inspiré » du modèle français, pourvu d'une platine à percussion d'origine.

Mod. 1851. Ehrnrooth.

Fusil modèle 1845 pourvu de 5 rayures (système Thouvenin) conçu par le capitaine Ehrnrooth et pourvu d'une hausse. Au fond du tonnerre une tige conique de 5 cm est vissée sur laquelle on force la balle. En 1853 il n'y a que 6 198 exemplaires en service.

Mod. 1852.

En fait modèle 1845 avec un fût renforcé et pourvu d'une hausse réglable.

Mod. 1854.

Enfin apparaît le fusil rayé, soit de fabrication neuve, soit obtenu en transformant les modèles précédents : 1844 (ex. 1826/28 et 1839), 1845 et 1852.

Ci-dessus. Hausse de Young, sur fusil mod. 1854, montée à l'inverse de celle de Hesse. Hausse de Hesse sur carabine mod. 1843. Noter la pièce de pouce au chiffre de Nicolas I^{er}. Le canon des carabines est damassé.

Ci-contre. De gauche à droite.

Fusil d'infanterie mod. 1854, rayé avec hausse.

Carabine de Liège, mod. 1843. Avec son glaive baïonnette. Une seconde baguette de bois puis de fer, se loge dans le tube à l'extérieur du fourreau.

▼ *Détail du coffre à accessoires dans la crosse de la carabine mod. 1843. Il ferme par un couvercle en laiton.*

ce dernier lui réplique fermement « que l'armée russe sera toujours plus puissante que celle des alliés et qu'il ne craint personne » !

Disparité à défaut de qualité

L'infanterie est la plus défavorisée pour l'armement, et de plus il est disparate. Il y a 3 modèles de fusils en service : 1844, 1845 et 1852, sans parler des armes encore à silex, toutes à canon lisse et souvent en mauvais état, par exemple :

Lors d'une inspection du régiment Moskovski, il apparaît que sur 1 318 armes contrôlées 70 sont hors d'usage du fait de la rouille des canons, 464 ont un mécanisme de détente en mauvais état, de nombreuses autres présentent également des défauts, mais moins graves.

Un autre cas, extrême celui-là, le régiment Boutirski, présente 1 400 fusils ayant besoin de réparations diverses sur un total de 1 997 armes ! Tâche à laquelle les armuriers régimentaires ne peuvent évidemment suffire.

Quant aux armes rayées, seuls les tirailleurs en sont munis, or pour 110 régiments d'infanterie, on ne compte que quelque 9 bataillons de tirailleurs (14 à la fin de la guerre) à faibles effectifs : 658 hommes dans la Ligne et 1 000 dans la Garde. Les bataillons de milice (Opoltchénié), levés alors, sont généralement armés de fusils à silex, et qui plus est, également en mauvais état. Celui de Tambov reçoit 216 fusils datant de 1811/1815 pour l'essentiel, et sur ce chiffre, seuls 25 sont jugés réellement en état de servir. Celui de Wladimir en reçoit 797, dont 722 en mauvais état...!





L'ARMEMENT RUSSE DE LA GUERRE DE CRIMÉE (2)

GERARD GOROKHOFF

L'armement de l'infanterie russe lors de la guerre de Crimée nous a, il y a deux numéros, réservé bien des surprises... et ce n'est pas fini ! Continuons, donc, de parcourir la longue galerie des armes d'épaules des vaillants défenseurs des redoutes de Sébastopol.

En attendant les armes de cavalerie.

Supériorité de l'armement allié

Dès le début de la campagne, la supériorité du tir de l'ennemi se fait sentir ; déjà contre les Turcs sur le Danube, mais surtout contre les Anglo-Français qui débarquent dans la baie d'Eupatoria le 13

septembre 1854, en vue de prendre Sé-

bastopol, unique base de la marine russe sur la mer Noire.
Ce désavantage constant à chaque engagement désespère les Russes. En effet, leurs armes ont une portée de 300 pas, avec un tir précis jusqu'à 200 pas. Par contre, les armes rayées, elles, portent jusqu'à 1 200 pas, de même que les armes à canon lisse des alliés tirant des balles

Relève de sentinelles du L.G. Izmaïlovski à Saint-Petersbourg en hiver. Tableau de Guebens, 1850.

Scène typique du règne de Nicolas I^{er} où le cérémonial militaire confine parfois à l'exercice de cirque.

La « Touloupe » (pelisse fourrée) portée par grands froids, est enfilée par la sentinelle montante à mesurer que son camarade s'en dépouille. Notons le sachet à capsules porté réglementairement au niveau du 3^e bouton, en cuir ciré depuis 1848 (verni auparavant). Les bretelles sont de cuir rouge sauf chez les tirailleurs où elles sont noires.

Neissler qui surclassent largement les fusils russes. Les pertes de ceux-ci en officiers et artilleurs sont d'ailleurs énormes, ils constituent, en effet, les cibles favorites des tireurs alliés.

Après la bataille de l'Alma, où les Russes perdent 5 généraux, 193 officiers et 5 510

Platine de fusil à silex (1826/1828). Ici fabriquée à Toula. 1837. Transformation en platine à percussion (1844). Le bassinet est scié et obstrué par un tenon d'acier. Sestroretsk. 1834.

Platine mod. 1845 (fusil de dragon). Hausse type Hessois, modification Young, avec bouton de réglage, planchette graduée de 300 à 1 100 pas, Toula. 1854. Platine de carabine mod. 1843, fabriquée par Malherbe à Liège. Hausse de Hesse premier type.

soldats (3 500 chez les alliés) (1), Todleben, responsable du génie lors du siège de Sébastopol (le « Vauban » russe), résume ainsi parfaitement la situation : « Cette rencontre a prouvé que l'armée russe était la digne rivale des plus belles armées européennes pour l'abnégation, la bravoure et le sentiment du devoir, mais qu'elle leur cédait sous le rapport de la tactique et de l'armement. L'armée russe qui n'avait pas eu depuis longtemps à soutenir de combats importants contre des troupes européennes, à laquelle avait manqué l'occasion de se convaincre de l'avantage des armes rayées, préférerait en souvenir des recommandations léguées par Souvoroff, le choc à la baïonnette au tir de précision. A l'Alma notre infanterie armée de fusils lisses ne pouvait atteindre l'ennemi au-delà de 300 pas, tandis que de son côté, l'ennemi ouvrait le feu contre nos troupes à une distance de 1 200 pas et plus ».

Pour remédier à cette situation, on décide de répartir les armes rayées qui arrivent au compte gouttes, entre les meilleurs tireurs de chaque régiment (2).

Le 30 novembre 1854, 34 800 armes rayées sont commandées aux arsenaux russes, suivies peu de temps après d'une nouvelle commande de 19 700 armes supplémentaires. Malheureusement, les délais de fabrication et d'acheminement sont longs, et un officier de Sébastopol écrit à un ami sur le Danube : « notre grand souci à l'heure actuelle concerne les carabines, nous avons de la poudre, des balles, des hommes, mais nous n'avons pas reçu une seule carabine, et cela semble sans espoir. Ayant vu dans l'engagement d'Inkerman des régiments entiers fondre sous le tir des carabines alliées, perdant un quart de leurs effectifs avant d'arriver à portée pour ouvrir le feu, je suis convaincu que dès que nous combattons en rase campagne, nous nous ferons massacrer ».

Dans la bataille d'Inkerman, les Russes perdent 6 généraux, 289 officiers et 11 669 hommes contre 4 500 chez les alliés, où l'arrivée des Français sauve les Anglais de l'anéantissement comme à Balaklava, lors de la fameuse charge de la brigade légère.

En juillet 1855, un lot de 1 500 carabines fabriquées à Varsovie (la Pologne fait alors partie de l'Empire russe) arrive à Sébastopol. Après vérification, il s'avère que 1 490 présentent divers défauts, 216 doivent en fait être mises au rebut !...

Faute d'armement, le nombre des bataillons de tirailleurs reste toujours insuffisant tout au long de la campagne. Lors

(1) Chiffres russes, les sources françaises diffèrent généralement, et évidemment : 8 000 et 3 300.

(2) En janvier 1854, on attribue (théoriquement) 26 armes rayées par bataillon. En octobre (décret 114), il est prévu : 26 armes par compagnie, ou 104 par bataillon, dans la Garde, les grenadiers et 6 corps d'infanterie ainsi que le Génie. Le décret 126 du 28 février 1855 confirme cette décision.



de la bataille de la Tchernaiâ par exemple, en août 1855, sur 102 bataillons et demi engagés du côté russe, il n'y a que 3 bataillons de tirailleurs, et encore leurs effectifs ne sont pas complets.

Où les Russes abusent des Grecs !

Les régiments sont d'ailleurs prêts à tout pour obtenir de nouvelles armes, comme le montre cet incident tragi-comique.

En février 1855, avant l'attaque sur Eupatoria, un bataillon de volontaires grecs demande à être armé de fusils russes « modernes », avec baïonnettes. En

effet, les unités grecques de l'armée russe possèdent un armement « typique » assez exotique, mais encore plus démodé que celui de l'armée, ce qui est tout dire... Le général Khrulev ayant accédé à cette demande, les différents régiments russes fournissent la quantité d'armes nécessaires, celles-ci devant leur être remplacées « rapidement ».

Cette remise d'armes cause presque une mutinerie des Grecs, qui accusent les Russes d'avoir voulu les sacrifier délibérément. En effet, l'enquête révèle que chaque régiment s'est empressé de se débarrasser de ses plus mauvaises armes, et que pratiquement aucune de celles fournies aux Grecs n'est en état de tirer, au mieux, plus d'une fois !



Le régiment de tirailleurs de la Famille Impériale, levé pour la guerre de Crimée, en novembre 1854, se distingue par son uniforme « à la Russe ». Demi-kaftan, pantalon rentré dans les bottes et bonnet de mouton noir. Après diverses modifications, en 1914, l'uniforme est redevenu assez semblable. Bénéficiant de la faveur impériale, tout le régiment (un millier d'hommes) reçoit de Toula, en priorité, le fusil de dragons rayé modèle 1854 que nous voyons ici aux mains d'un sous-officier et d'un tirailleur.

Embargo et « magouilles »

A côté des commandes passées aux arsenaux russes, le gouvernement impérial se tourne vers l'étranger pour acquérir les armes modernes qui font défaut. Il s'adresse d'abord à son fournisseur habituel : la Belgique. En 1854, la maison liégeoise Fallis et Trappmann reçoit commande de 50 000 fusils à percussion à canon lisse, et de 10 000 à canon rayé. Mais les choses se compliquent dès le début. En cette période de tension internationale, de nombreux gouvernements cherchent à moderniser leur armement, et les fabricants belges sont inondés de commandes pour la Suède, l'Espagne, le Mexique, la Turquie, etc. et surtout l'Angleterre.

Cette dernière s'assure d'ailleurs un quasi monopole, en ne liant ses achats à aucune clause de prix fixe. Un préavis de 15 jours des fabricants suffit pour modifier un prix. On comprend ainsi que les Belges préfèrent livrer leur production à l'Angleterre, plutôt qu'à la lointaine et tâtillonne Russie. A prix d'or, un contrat de 13 900 armes rayées est finalement conclu, mais dès les premières livraisons les difficultés surgissent. Les flottes franco-anglaises bloquant les routes maritimes à destination de la Russie, il ne reste que les voies de surface. Or en avril 1855, le gouvernement prussien, sous la pression des alliés, ferme ses frontières au transit de toute arme qu'elle quelle fut. Cette mesure qui ne gêne que la seule Russie, ne permet qu'à environ 3 000 carabines belges d'atteindre la Russie. Celle-ci se tourne alors vers les USA : un homme d'affaires New-yorkais, Peters, propose de livrer 150 000 armes rayées à la frontière russe au prix de 15 roubles argent la pièce !

Exigeant 100 000 roubles d'avance, ne mentionnant pas le port de livraison, etc., l'affaire est abandonnée. Après divers essais, l'agent du gouvernement impérial

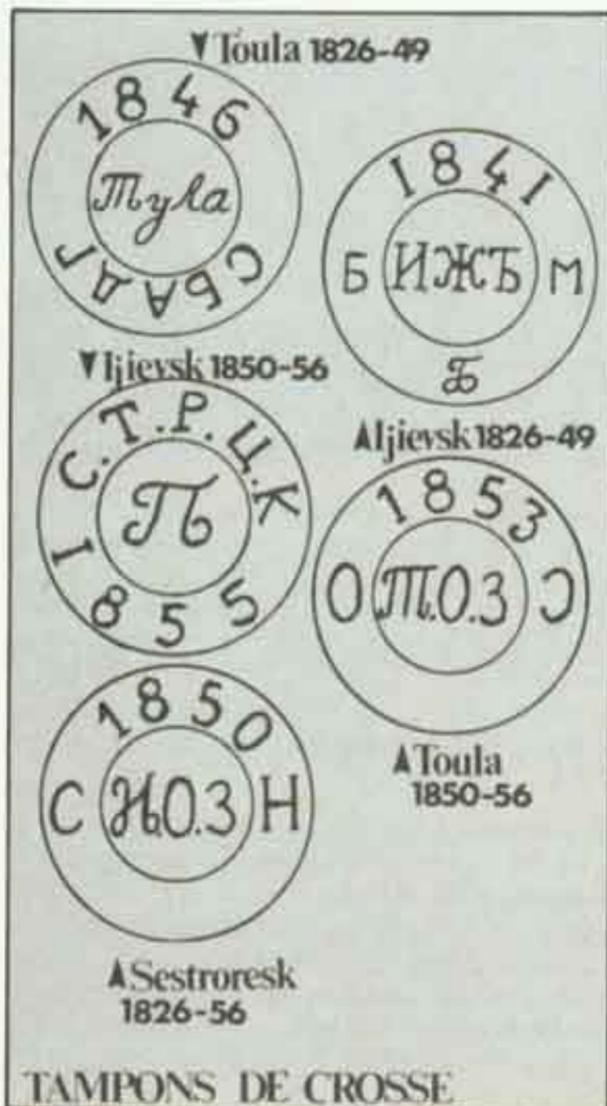
aux USA, Lilienfeldt, rend compte que seul Colt (déjà) serait disposé à céder 100 000 fusils à canon lisse, rachetés au gouvernement US et qui sont susceptibles d'être rayés. Commande est passée pour 50 000 d'entre eux au prix de 3 Livres sterling pièce. Colt demande bientôt un délai d'un an, puis un nouveau délai « indéfini », sur quoi la commande est annulée. Colt intente alors une action en dommages et intérêts devant une cour d'arbitrage qui la déboute de sa demande, grâce surtout à l'intervention de l'ambassadeur russe aux USA : Stœckel. Seules quelques petites commandes de revolvers semblent avoir été honorées.

Balles françaises pour fusils russes

Outre ses efforts pour obtenir des armes de l'étranger, le Commandement russe essaye divers expédients pour améliorer sa situation.

Le premier est de fournir des balles Minié, dites « système belge » pour armes rayées mais suite à de multiples problèmes, cette munition est délaissée. En 1855, la balle Neissler dite « type français » est mise en service pour les armes à canon lisse. Cette balle cylindrique à bout rond, creuse à la base, s'élargit sous la poussée des gaz et s'ajuste parfaitement au canon du fusil. La portée utile atteinte étant de 400 pas environ.

En fait, ces balles ont été trouvées sur des prisonniers français en novembre 1854, et après quelques essais concluants, il est décidé d'en étendre l'usage à l'armée. 16 moules sont fabriqués pour la production de ces balles et rapidement 200 000 sont distribuées aux unités combattantes. Dès le début, les résultats sont remarquables. Le 8 décembre, Menchikoff, Commandant en Chef en Crimée, écrit à l'Empereur « dernièrement notre feu d'armes légères est devenu très efficace, grâce à l'emploi de nouvelles balles à longue portée, cette portée a grandement encouragé nos tireurs d'élite ». De même, le 11 janvier 1855, le comte D. Ostensacken, commandant les troupes de la garnison de Sébastopol, écrit « les nou-



Marquage des platines.

- 1) IJIEVSK. 1826-1848.
- 2) IJIEVSK. 1849-1870.
- 3) SESTRORETSK. 1826-1848.
- 4) SESTRORETSK. 1849-1870.
- 5) TOULA. 1826-1848.
- 6) TOULA. 1849-1870.



MARQUAGES ET POINÇONS

Le principe général est que toutes les pièces, depuis le fût jusqu'aux vis, doivent être marquées.

Sur le canon, la platine ainsi que sur la plupart des garnitures figure l'année de fabrication (jamais le modèle). Le nom de la manufacture est frappé sur la platine, sa forme changera en 1826 puis en 1849. Le poinçon de la manufacture, qui figure déjà sur de nombreuses pièces, sera apposé sur le canon près de la hausse comme poinçon de réception à partir du 24 mars 1854.

Toula : le marteau.

Ijevsk : l'arc et la flèche

Sestroretsk : la flèche.

Les talons de plaques de couche comportent l'aigle impériale avec au centre le monogramme de Nicolas I^{er}.

Enfin sous le règne de Nicolas I^{er} le bois des armes est en principe teint en noir pour celles à canon lisse, et couleur noyer pour celles rayées



Talon de plaque de couche, avec l'aigle impériale et, en son centre, le monogramme de Nicolas I^{er}.

bre d'armes perdues au combat ou détruites au cours du siège, on voit que le nombre d'hommes munis d'armes rayées ne pouvait guère augmenter, et l'on comprend ces héroïques marins ou soldats qui se glissaient entre les lignes pour essayer de ramener des armes et des munitions trouvées sur les soldats alliés. Combien de héros y laissèrent leur vie, pour se procurer les armes que l'on n'avait pas su leur fournir.

Tonnerre de fusil mod. 1845. Hausse fixe à encoche. Le chien est pourvu d'une fente à l'avant. Marquage : sous l'aigle impériale, le marteau (emblème de Toula) et l'année de fabrication.

Sur les fusils 1845 et suivants, la contre platine devient une rosette triangulaire métallique.



Fantassin au bivouac avec la traditionnelle capote très longue. En campagne, elle se porte relevée sur les genoux.

Peu de temps après, le Prince Obolenski, aide de camp de l'Empereur, est envoyé pour enquêter. Il s'aperçoit qu'en fait les moules envoyés en Crimée sont de 2 calibres différents, puisqu'il y a 2 calibres différents en usage pour les fusils : 17,78 mm pour ceux à silex ou transformés et 18,03 mm pour ceux à percussion d'origine. Si les balles du 2^e calibre conviennent à des armes usées, donc au canon plus large, il n'en va pas de même avec des armes au canon trop étroit ou en mauvais état. Il est donc nécessaire de trier les moules et les balles... et de les attribuer aux unités selon les armes qu'elles possèdent. On imagine les problèmes d'intendance que cela entraîne (3).

La chute de Sébastopol

En fait, il était impossible en quelques mois, dans des conditions matérielles très difficiles, de corriger les carences et les négligences de décades de temps de paix. Au cours de la guerre, quelque 135 360 armes rayées seront mises en service, dont 91 723 provenant des achats à l'étranger. Si l'on tient compte du nom-

(3) Au total la nomenclature de la Direction de l'artillerie pour la fabrication des munitions pour armes à percussion, indique : 7 calibres et 4 modèles de balles pour les armes rayées et lisses (infanterie et cavalerie), quelle simplicité en temps de guerre ! Dans les caissons de compagnies, les boîtes de cartouches, grises, ont le côté apparent peint en rouge pour les munitions destinées aux armes rayées, avec inscription, également en rouge, sur les autres côtés. Et en blanc pour celles des armes lisses... Simple, non ?



velles balles essayées par les troupes de la garnison semblent être d'une efficacité extraordinaire sans causer le moindre dommage aux fusils. Les soldats sont ravis de cette longue portée, et font preuve d'un zèle inhabituel aux exercices de tir. Des prisonniers ennemis ont déclaré avoir déjà remarqué un changement dans notre armement, et une efficacité beaucoup plus grande dans notre tir ».

Malheureusement, la mise en service de ces balles devait également entraîner des déboires. Les hausses des fusils russes ne sont pas adaptées à ces nouvelles portées et leur remplacement représente une tâche irréalisable dans les conditions de l'époque. Les soldats en sont réduits à viser en mettant un doigt sur le canon, ce qui n'est guère mieux que d'utiliser la hausse existante... et de prier. Comme expédient, des guidons sont brasés sur les douilles de baïonnettes... La fabrication des moules « en urgence » pose aussi des problèmes, car l'on manque d'ateliers équipés pour de tels travaux, et la forme compliquée des balles rend la tâche délicate.

Après quelques mois d'utilisation, on commence à s'alarmer des explosions de plus en plus fréquentes dont sont victimes les fusils utilisant ces nouvelles balles.

Le 1^{er} juin 1855, la Direction de l'artillerie, responsable de l'armement, envoie un rapport sur ce sujet au nouveau commandant en chef : le Prince M.D. Gortchakoff, demandant qu'un officier d'Etat-major soit désigné pour enquêter à ce sujet.

Le rapport contient les indications suivantes : « lors d'un tir rapide et malgré que les balles soient graissées, les canons s'encrassent si bien qu'après une dizaine de coups, les balles se positionnent mal dans le canon, et provoquent l'explosion de ce dernier dans sa partie supérieure. A la 10^e division où les balles « françaises » sont en service, de nombreux canons de fusils ont éclaté. Aux 6^e, 9^e et 11^e divisions, il n'y a pas du tout à l'heure actuelle de moules à balles. Dans les autres divisions, il y en a quelques-uns, mais la plupart ne sont pas en état, ou n'y sont plus du fait de leur utilisation excessive. »

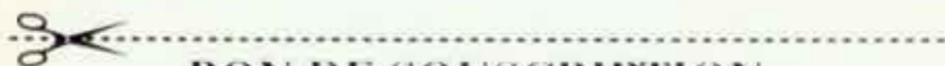
LE BOTTET ENFIN REEDITE !!

Les éditions LA SCHAPSKA sont heureuses de lancer leur première souscription pour un ouvrage devenu rarissime et pourtant incontournable pour tous les vrais amateurs d'uniformologie.

"LE BOUTON DE L'ARMÉE FRANÇAISE"

"Ces glorieux petits vestiges de nos Vieilles Armées", ces "objets de numismatique essence" qui à travers deux siècles retracent si bien les étapes de l'armée française sont présentés dans un coffret cartonné réunissant 53 planches couleurs réhaussées par le texte du capitaine Maurice BOTTET, imprimé sur papier luxe centaure ivoire 170g au format 20x29 cm, véritable fac-simile de l'édition d'origine (1913).

Dès aujourd'hui vous pouvez souscrire à cette réédition exceptionnelle, et ce au prix de **485,00F franco !**, si vous retournez le bulletin de souscription avant le 15 février 1989. (Le prix de vente en librairie après cette date limite sera de 590,00F)



BON DE SOUSCRIPTION

à retourner avant le 15 février 1989 inclus

Je souhaite participer à la souscription lancée sur cet ouvrage et vous prie de trouver ci-joint un chèque de 485,00 F pour l'envoi franco de ce coffret unique : "LE BOUTON DE L'ARMÉE FRANÇAISE"

NOM:.....
 ADRESSE:.....

A envoyer avec le règlement (chèque bancaire ou CCP) à l'ordre du diffuseur :

ATHANOR
 7 Rue de MALTE
 75541 PARIS cedex 11

NOMENCLATURE DES FUSILS

Dragons. Utilisé également pour le génie.
 Identiques au fusil d'infanterie mais de dimensions plus réduites.
Modèles 1828 et 1839.
Modèle 1847 (à percussion)
Modèle 1854 (rayé).
Caractéristiques.
Modèles 1826/28, 1839.
Calibre : 17,78 mm
Long. sans baïonnette : 145,8 cm
Long. avec baïonnette : 183,8 cm
Poids sans baïonnette : 4,43 kg.
Carabine 1843.
Calibre : 17,78 mm
Rayures : 2 de 8 mm
Long. avec baïonnette : 171,4 cm
Long. sans baïonnette : 124,2 cm
Poids avec baïonnette : 5,28 kg.

Mod. 1845. Calibre : 18,03 mm
Long. avec baïonnette : 188,9 cm
Long. sans baïonnette : 146,9 cm
Poids avec baïonnette : 4,7 kg.
Mod. 1851 Ehrnrooth
Idem 1845, mais : 5 rayures
Poids sans baïonnette : 4,4 kg
Mod. 1854 (neuf ou ex 1852/1845)
Calibre : 18,03 mm
Rayures : 4
Poids sans baïonnette : 4,47 kg
Fusil de dragons mod. 1828 et 1839.
Calibre : 17,78 mm
Long : 133,5 cm
Poids sans baïonnette : 3,48 kg
Fusil de dragons mod. 1847.
Calibre : 18,03 mm
Long sans baïonnette : 134 cm
Poids sans baïonnette : 3,37 kg



Gortchakoff, que l'on presse de faire « quelque chose », livre bataille à Tchernaià le 16 août où, après quelques succès, les Russes sont repoussés au prix de 7 généraux dont 3 tués et 8 000 hommes hors de combat contre 2 000 aux alliés (bataille de Traktir pour les Français).

Enfin, après un bombardement terrifiant de 3 jours qui coûte 7 500 hommes aux Russes, le 8 septembre, aux cris de « Vive l'Empereur », les Français s'emparent du bastion de Malakhoff et s'y maintiennent (1^{er} zouaves et 7^e de ligne). Gortchakoff considérant la ville comme perdue, ordonne l'évacuation, et le 10 les alliés entre dans la ville abandonnée.

Le siège aura coûté aux Russes 136 000 hommes contre 73 000 aux alliés. L'armée de campagne n'a subi que des revers, les seuls succès ayant été enregistrés par l'armée du Caucase en Asie mineure. L'Empereur Alexandre II qui a succédé à Nicolas 1^{er} se décide à signer le traité de Paris du 30 mars 1856, ceci bien que les forces russes soient intactes. Il déclarera d'ailleurs 7 ans plus tard, lors d'une réunion du Conseil d'Empire, « il y a 7 ans, à cette table, j'ai fait un acte que je peux qualifier, puisque c'est moi qui l'ai accompli, j'ai signé le traité de Paris, et c'était une lâcheté ! »

Outre l'héroïsme dont firent preuve les différents belligérants, il convient de signaler l'estime et la sympathie dont Russes et Français firent

montre réciproquement, les Russes ayant par ailleurs surtout froideur et animosité au service des Anglais. Les leçons d'un armement dépassé seront-elles tirées de ce conflit ? Ceci est une autre histoire, mais la réponse est plutôt *Niet!* □

Les fusils d'infanterie mles 1845, 1839 et 1826/1828 vus du côté contre platine.

